

I – Initier une culture de l'appel

Vous souhaitez aborder au cours de cette journée « la dynamique de l'appel dans la mission des Unités pastorales ». Souvent, nous traitons un sujet parce qu'il ne va pas de soi : ou bien il fait difficulté ou bien il représente un enjeu pour l'avenir. Dans le cas présent, il comporte les deux aspects : appeler ne va pas de soi et fait difficulté ; c'est également un enjeu pour l'avenir car il n'y a pas d'Eglise sans appel. Aussi, je voudrais ce matin évaluer quelques freins à une dynamique de l'appel, puis mettre en valeur les fondements anthropologiques et néotestamentaires. Cet après-midi, nous aborderons les enjeux ecclésiologiques et pastoraux de l'appel en vue d'une « Eglise en sortie missionnaire » pour reprendre une expression du pape François.

1. De quelques difficultés et freins à une dynamique de l'appel

Je voudrais, dans ce premier temps, relever quelques difficultés et freins que nous rencontrons pour appeler et susciter des personnes nouvelles. Il ne s'agit pas d'être exhaustif mais d'inviter à faire cet exercice dans votre propre contexte pastoral.

Nous devons tout d'abord reconnaître le poids des habitudes. Pour Charles Péguy, la grâce ne peut rien sur une âme habituée¹. Qui n'a jamais entendu : « on a toujours fait ainsi » ou bien « on n'a jamais fait de cette manière » ? Dans un monde qui change et qui change vite, nous peinons à nous laisser convertir – de manière personnelle et de manière institutionnelle – en vue d'un juste témoignage évangélique. Nous peinons souvent à entrer dans une démarche de discernement et de changements. Le confort du connu constitue une tentation. Jésus lui-même n'a « pas d'endroit où reposer la tête » (Lc 9, 58). Le vieux mot de *metanoia* est au cœur du message évangélique. Ce mot signifie littéralement « changement de mentalité ». Nous traduisons souvent par « conversion ». Ce mot est central dans la vie chrétienne, le temps du Carême nous le rappelle avec force. Je retiens ici le propos du pape François dans son exhortation apostolique *La Joie de l'Evangile* : « J'espère que toutes les communautés feront en sorte de mettre en œuvre les moyens nécessaires pour avancer sur le chemin d'une conversion pastorale et missionnaire, qui ne peut laisser les choses comme elles sont² » Il ajoute plus loin : « J'invite chacun à être audacieux et créatif dans ce devoir de repenser les objectifs, les structures, le style et les méthodes évangélisatrices de leurs propres communautés³ ».

¹ Charles Péguy, « Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne », *Œuvres complètes*, Paris, NRF, 1924, t. 9. Pour lui, « l'espérance est celle qui constamment déshabitude. Elle est la source et le jaillissement de grâce, car elle est celle qui constamment dévêt de ce revêtement mortel de l'habitude. Et ce n'est pas en vain qu'elle est théologale. [...] Elle est chargée de déshabituer constamment. Elle est chargée de démonter constamment le mécanisme de l'habitude. Elle est l'agent toujours jeune de la création et de la grâce. Elle est donc l'agent le plus direct, le plus présent de Dieu » (p. 127-128).

² Exhortation apostolique *La Joie de l'Evangile Evangelii gaudium*, n° 25.

³ *Ibid.*, n° 33.

Nous connaissons aussi l'expérience du vieillissement dans les communautés. Des personnes sont installées depuis de longues années dans leur responsabilité. Elles le font avec grande fidélité et nous avons à leur égard reconnaissance et gratitude. Parfois elles peinent à percevoir le sens profond des symboles, des gestes et des initiatives nouvelles. Il arrive que des personnes extérieures expriment des jugements sévères à notre égard. En un certain nombre de situations, notre manière de vivre ne fait plus événement pour les générations nouvelles. Le pape François parle d'une « psychologie de la tombe qui transforme peu à peu les chrétiens en momies de musée⁴ ». Les catéchumènes, les personnes en recherche ou bien celles qui redécouvrent la foi constituent un événement. Elles nous renouvellent en profondeur ; elles sollicitent un compagnonnage et une fraternité. Le témoignage des jeunes Eglises est à cet égard une leçon pour nous.

Nous rencontrons aussi des personnes qui sont prêtes à tout donner sauf leur démission. Dès lors, il n'y a pas le renouvellement suffisant, il n'y a pas de sang neuf. Le corps de l'Eglise – comme le corps humain – se retrouve en situation d'anémie. D'où l'importance d'une durée limitée des missions. Un argument est entendu : « Il n'y a personne d'autre ». Qu'en savons-nous réellement ? Pouvons-nous répondre à la place des autres ? Plus encore, est-il possible de laisser un espace libre pour qu'un appel d'air soit rendu possible, que des initiatives nouvelles puissent naître et que d'autres manières de faire puissent surgir ? Les réponses, en effet, peuvent venir d'une manière autre que celles que nous envisagions. La semence évangélique peut pousser ailleurs que là où nous avons semé ! Notre « cadre de référence » peut nous empêcher d'accueillir la nouveauté du don de Dieu. Pourtant, nous confessons l'Esprit Saint comme le maître de l'impossible. Le temps pascal nous donne de méditer longuement le Livre des Actes des Apôtres où nous voyons constamment la référence à l'Esprit Saint. L'enjeu ne consiste pas à gérer la récession mais à faire naître l'Eglise aujourd'hui.

Une autre difficulté se fait jour, c'est l'écart, voire même la distorsion entre nos paroles et nos actes. Cet écart est souvent le lieu de notre discrédit. Notre parole n'est pas fiable parce que nous ne pratiquons pas nous-mêmes ce que nous prêchons et annonçons. Dans le contexte actuel de la société, nous sommes objet de critiques vives, d'incompréhensions et même de scandale. Nous ne pouvons pas nier les formes de contre-témoignage que nous portons. Elles desservent le message évangélique. Sans développer davantage ici, il nous faut prendre acte des profondes évolutions de la société pour interroger la pertinence de notre témoignage : est-il crédible, c'est-à-dire digne de foi ? Il nous revient de travailler à créer des « microclimats » où il fait bon respirer l'Evangile.

Je voudrais ajouter deux tentations fréquemment rencontrées. La première consiste à idéaliser le passé : « c'était mieux avant ». La nostalgie ne prépare pas l'avenir, elle nous maintient dans le passé. Saint Augustin pointe déjà cette tentation : « On rencontre des gens qui récriminent sur leur époque et pour qui celle de nos parents était le bon temps. [...] Le temps passé dont tu crois que c'était le bon temps n'est bon que parce que ce n'était pas le tien⁵ ». La seconde tentation consiste à dramatiser l'avenir : dans cette perspective, le monde ne peut aller que de mal en pis. L'histoire est vue alors comme la lente et inexorable dégradation de ce qui était. Une telle vision de l'histoire n'est

⁴ *Ibid.*, n° 83. Le pape François développe longuement « les tentations des agents pastoraux » (n° 76-109) et il achève ainsi : « Les défis existent pour être relevés. Soyons réalistes, mais sans perdre la joie, l'audace et le dévouement plein d'espérance ! Ne nous laissons pas voler la force missionnaire ! »

⁵ Saint Augustin, « Sermon 2, 92 », *PL*, Supplément II, col. 441-442.

pas chrétienne. Elle ne laisse pas d'espace aux libertés humaines. Elle ne laisse pas de place à l'action de Dieu. Devant ces deux tentations – idéaliser le passé et dramatiser l'avenir –, le chemin consiste à « habiter le présent » au double sens du mot : le présent, c'est l'aujourd'hui ; mais le présent est également synonyme de cadeau. Habiter le présent, c'est accueillir ce temps que Dieu nous donne à vivre comme un *kairos*, un moment favorable.

Dans ce contexte, je voudrais donner ses lettres de noblesse à une culture de l'appel en mettant en valeur les ressources anthropologiques et évangéliques. Cet après-midi, nous déploierons les ressources ecclésiologiques et pastorales. Il s'agit d'initier une culture de l'appel. Le verbe « initier » a un double sens. Il signifie d'une part « commencer » et d'autre part « apprendre ». Autrement dit, nous sommes dans une démarche d'initiation chrétienne. Le concile Vatican II présente les prêtres comme des « éducateurs de la foi⁶ ». Cette expression indique la tâche qui nous attend. Dans ce travail d'initiation chrétienne, nous pouvons prendre appui sur les figures de sainteté, c'est-à-dire sur les fruits portés par l'Evangile sur le grand arbre qu'est l'Eglise. Nous savons d'expérience qu'il n'y a pas d'avenir sans mémoire⁷. Nous ne pouvons pas vivre ni espérer sans nous inscrire dans une histoire. Nous ne sommes pas à nous-mêmes notre propre commencement.

2. « Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui ? » (Ps 8, 5)

Personne n'est une île ! Tout appel passe par des relations. De fait, de multiples expériences humaines nous mettent en situation d'appel : l'appel d'un enfant à la vie est une expérience humaine bouleversante pour nombre de couples ; un appel au secours ou celui d'une personne en difficulté suscite une réponse immédiate ; l'appel au voisinage et à l'entraide pour un service demeure fréquent ; l'appel aux dons financiers pour une cause ou pour une œuvre humanitaire trouve écho chez nombre de personnes ; l'appel à l'engagement appartient à la culture de la vie associative ; l'appel du 18 juin 1940 est inscrit dans la mémoire française ; à l'heure du portable, l'appel téléphonique est devenu un geste banal ; etc... Pour prendre un exemple sur le plan pastoral, l'appel de catéchistes demeure un défi à chaque début d'année. Ces quelques expériences indiquent que l'être humain est un être de relation. Il ne se fait pas seul. Il advient à lui-même par un ensemble de médiations. Personne ne se donne la vie à lui-même. Elle est reçue comme un don. Personne ne se donne son propre prénom, ni non plus son premier univers familial et culturel. Il existe un déjà-là du monde. L'histoire d'enfants loups est suffisamment connue : ils sont restés dans des conditions infra-humaines, n'accédant pas au langage. Que l'on pense encore aux personnes malades, âgées ou isolées qui dépérissent par absence de relations humaines ou encore à la banalité des jours, à l'ennui et à la solitude vécus par nombre de personnes – spécialement des jeunes – pour qui la vie n'a ni goût, ni sens. Les défis culturels et sociaux appellent à mener le combat spirituel de l'humanité de l'homme en raison même des formes d'inhumanité qui marquent la société comme autant de plaies vives. Comme l'écrit le bienheureux évêque martyr d'Oran en Algérie – Pierre Claverie – nous sommes appelés à nous tenir sur les lignes de fracture de la société. Nous n'accédons jamais à nous-même quand nous cédon à la facilité ou à la fatalité. C'est par la voix de l'autre que nous sommes

⁶ Décret sur Ministère et vie des prêtres *Presbyterorum ordinis*, n° 6.

⁷ Ainsi, par exemple, le diocèse de Poitiers a créé l'association Gilbert de la Porrée dans le but de mettre à la portée des communautés chrétiennes les textes spirituels, théologiques et pastoraux ainsi que les œuvres artistiques du patrimoine chrétien. Depuis une douzaine d'années, seize ouvrages ont été publiés à ce jour.

appelés à notre propre responsabilité⁸. En cela même, le visage d'autrui s'offre comme un appel à *ma* responsabilité⁹. Ce nom reçu de mes parents ouvre l'espace relationnel dans lequel et par lequel il m'est donné d'advenir à ma propre responsabilité. Nommer l'autre par son nom, c'est le donner à son identité¹⁰, c'est le révéler à son propre mystère d'existence. Ek-sister (comme l'indique l'étymologie), c'est sortir de soi, c'est surgir à soi. Vivre de vie vraie, c'est donc advenir à une liberté *responsable*, c'est-à-dire *capable de réponse* à la parole entendue. Comment advenir à soi-même si personne n'appelle ? Car nous sommes appelés à vivre. Il faut courage et ténacité ! Dans un excellent petit livre, je retiens ce propos : « Si l'on voit un saumon adulte dans un torrent ou une rivière et qu'il va dans le sens contraire du courant, c'est qu'il est vivant. S'il va dans le sens du courant, c'est qu'il est mort ou va bientôt mourir. Vivre c'est parfois savoir aller à contre-courant !¹¹ »

3. Retour sur quelques récits évangéliques

Pendant le temps de prière, nous avons entendu l'appel des quatre premiers disciples selon l'évangéliste Marc. C'est en Galilée que saint Marc situe la première prédication publique de Jésus : « Les temps sont accomplis : le Règne de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à l'Evangile » (Mc 1, 15). Sous cet horizon de la première prédication, le récit rapporte l'appel des quatre premiers disciples : « Passant le long de la mer de Galilée, Jésus vit Simon et André, le frère de Simon, en train de jeter les filets dans la mer, car c'étaient des pêcheurs. Il leur dit : 'Venez à ma suite. Je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes'. Aussitôt, laissant leurs filets, ils le suivirent. Jésus avança un peu et vit Jacques, fils de Zébédée, et son frère Jean, qui étaient dans la barque et réparaient les filets. Aussitôt, Jésus les appela. Alors, laissant dans la barque leur père Zébédée avec ses ouvriers, ils partirent à sa suite » (Mc 1, 16-20). Il est remarquable qu'avant tout autre signe posé et tout autre discours, l'appel des disciples soit manifesté comme premier geste de Jésus. Ce premier appel posé par Jésus se situe dans le mouvement même de la prédication de l'Evangile du Règne. Première parole prononcée : la prédication du Règne ; premier geste posé : l'appel des quatre premiers disciples. Ce premier acte du ministère de Jésus est un défi à la vraisemblance. Il a dès lors une profonde portée théologique. Contrairement à toute logique humaine, la nouveauté de la Parole proclamée suscite l'appel et la réponse de ceux qui seront porteurs à leur tour de cette Parole. Ajoutons l'appel de Lévi peu après : « Jésus sortit de nouveau le long de la mer ; toute la foule venait à lui, et il les enseignait. En passant, il aperçut Lévi, fils d'Alphée, assis au bureau des impôts. Il lui dit : 'Suis-moi'. L'homme se leva et le suivit » (Mc 2, 13-14). Ces récits d'appel ont la même structure de composition. D'emblée, l'appel se fait sur l'initiative gratuite de Jésus : il « vit » Simon et André (v. 16), Jacques et Jean (v. 19) et Lévi (2, 13). Au creux même de leur activité humaine, il les « appelle » (v. 20). Ce verbe « appeler » atteste la souveraine liberté de Jésus. Aussitôt, ils se mettent « à sa suite », c'est-à-dire derrière lui, leurs pas dans les siens selon l'attitude du disciple. La

⁸ P. Ricoeur, « C'est sur le mode éthique de l'interpellation que le moi est appelé à la responsabilité par la voix de l'autre », *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Stock, 2004, p. 375.

⁹ Cf. E. Lévinas, *Ethique et infini*, Paris, Fayard, 1982, p. 77-98.

¹⁰ Du point de vue sémantique, « identité » signifie « le même » selon la racine latine *idem*. Ainsi, l'identité c'est le fait d'être semblable à l'autre. Mais l'identité, c'est aussi ce qui différencie et rend unique. Dès lors, l'identité – au plan même de sa définition – assume le paradoxe d'être à la fois ce qui rend semblable et différent. Cette construction de l'identité se fait tout au long de la vie. Parmi les travaux sur ce concept, Ch. Taylor a établi une remarquable synthèse sur la généalogie de l'identité moderne : *Les sources du moi*, Paris, Seuil, 1998.

¹¹ M.-A. Ouaknin, *Dieu et l'art de la pêche à la ligne*, Paris, Bayard éditions, 2001, p. 89.

personne de Jésus constitue le motif de l'appel : telle est la *sequela Christi*. C'est bien le Maître qui est au centre du récit et non pas l'appelé. Vient alors la promesse : « Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes » (v. 17). L'appel existe en vue de la mission. Ils passent ainsi de « pêcheurs de poissons » à « pêcheurs d'hommes ». Cette transposition symbolique montre que le renoncement à leur vie antérieure est chemin d'accomplissement. La dépossession de soi « à cause de l'Evangile » est éclairée par le paradoxe évangélique : « Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Evangile la sauvera » (Mc 8, 34-35). L'existence du disciple est ainsi définie par l'existence même de Jésus et la participation à sa mission. Dès lors, la vie des premiers disciples passe par le détachement de l'activité antérieure et l'attachement à Jésus. Les verbes « laisser/suivre » (v. 18 et v. 20) se répondent : nous ne pouvons pas séparer l'élan mystique (la suite du Christ) de la mission reçue (pêcheurs d'hommes). Ainsi se constitue le noyau initial du groupe des Douze.

Peu après, l'évangéliste Marc fait le récit de l'appel des Douze : « Jésus gravit la montagne, et il appela ceux qu'il voulait. Ils vinrent auprès de lui, et il en institua Douze pour qu'ils soient avec lui et pour les envoyer proclamer la Bonne Nouvelle avec le pouvoir d'expulser les démons » (Mc 3, 13-15). La montagne est le lieu où Jésus se retire avec ses disciples pour échapper à la foule (Mc 3, 7-12). Nous retrouvons cette même foule dès après l'institution des Douze : « Alors Jésus revient à la maison, où de nouveau la foule se rassemble, si bien qu'il n'était même pas possible de manger » (Mc 3, 20). Telle est la condition de l'apôtre ! Si la montagne permet d'échapper à la foule, elle est plus profondément le lieu des grandes révélations bibliques. Jésus appelle ceux qu'il voulait, il les « fit » (*epoiêsen*) Douze : appel et création vont de pair. Ils reçoivent une double mission : « être avec Jésus » et être « envoyés » (*apostellô*) prêcher, avec pouvoir (*exousia*) de chasser les démons. Les temps eschatologiques sont proches et la symbolique des Douze ne peut pas être séparée du rassemblement de tout Israël.

Nous trouvons trace de cette dynamique d'appel dans l'ensemble des évangiles. Ainsi en est-il des ouvriers de la dernière heure. A la question de Jésus : « Pourquoi êtes-vous restés là tout le jour sans rien faire ? » La réponse se fait entendre : « Personne ne nous a appelés ! » (Mt 20, 6-7). Personne n'a porté le regard sur eux et ne leur a donné d'entendre qu'ils avaient du prix ! Personne n'a fait retentir une parole qui les révèle à leurs capacités propres... Or, ce sont bien ces paroles de vie, de dialogue et d'appel qui constituent la trame de la mission de Jésus, parole adressée à toute personne, parole souvent prononcée à l'impératif ou à l'optatif, parole qui ouvre un avenir : à un paralysé « Lève-toi et marche » (Mt 9, 5-6 ; Mc 2, 11 ; Lc 5, 24) ; à une femme souffrant d'hémorragie depuis 12 ans « Ta foi t'a sauvée » (Mt 9, 22 ; Mc 5, 34 ; Lc 8, 48) ; à un homme ayant la main paralysée « Lève-toi » (Mc 3, 3 ; Lc 6, 8) ; à une fillette « Mon enfant, réveille-toi/lève-toi » (Lc 8, 54 ; Mc 5, 41) ; à un aveugle « Confiance, lève-toi, il t'appelle » (Mc 10, 49) ; à un jeune homme « Je te l'ordonne, réveille-toi/lève-toi » (Lc 7, 14) ; à une pécheresse « Ta foi t'a sauvée, va en paix » (Lc 7, 50) ; à un lépreux samaritain « Relève-toi, va. Ta foi t'a sauvé » (Lc 17, 19) ; à un homme infirme depuis 38 ans « Lève-toi, prends ton grabat et marche » (Jn 5, 8) ; à une femme adultère « Va, et désormais ne pêche plus » (Jn 8, 11), etc... Les récits évangéliques attestent que rien n'est jamais perdu, rien n'est inexorable, rien n'est irrémédiable. Tout peut toujours être sauvé. Notre foi va jusque-là : l'histoire est dé-fatalisée et il existe des possibles ignorés. Nous ne vivons

pas selon un destin fatalisé, mais selon la confiance reçue et donnée ! Sans cette confiance, c'est le dépérissement. Il nous faut quitter résolument le langage de la plainte et du gémissement pour choisir le langage de la vie : à l'exemple de Jésus à longueur de page des évangiles.

Sur fond d'une parole de vie et de salut adressée à tous, Jésus appelle plus précisément quelques-uns à le suivre et à participer à sa mission : à deux disciples de Jean « Venez et vous verrez » (Jn 1, 39) ; à des pêcheurs « Venez à ma suite » (Mt 4, 19 ; Mc 1, 17) ; à un collecteur d'impôts « Suis-moi » (Mt 9, 9 ; Mc 2, 14 ; Lc 5, 27) ; à un jeune homme riche « Viens et suis-moi » (Mt 19, 21 ; Mc 10, 21 ; Lc 18, 22) ; à Pierre, Jacques et Jean « Levez-vous ! Allons ! » (Mt 26, 46 ; Mc 14, 42 et Jn 14, 31). Ce sont des verbes de mouvement et d'action.

Il est frappant de voir les premiers disciples devenir à leur tour les acteurs de cette attitude : André *invite* Pierre à la suite de Jésus (Jn 1, 41), Philippe *va trouver* Nathanaël (Jn 1, 45), Barnabé *va chercher* Paul (Ac 11, 25), Pierre invite la communauté de Jérusalem à *chercher* sept hommes de bonne réputation, remplis d'Esprit et de sagesse (Ac 6, 3), etc... C'est une dynamique de mise en relation, de recherche active et d'appel qui est attestée. Nous sommes nous-mêmes appelés à cette attitude par des initiatives concrètes d'invitation, de proposition et d'interpellation¹². Le chemin passe par l'estime de l'autre, par l'estime des charismes et vocations qui manifestent la vitalité de la foi et la beauté de l'Eglise. Nous devons veiller à ce que chacun(e) puisse donner sa mesure de grâce : pour le bien de la personne, pour le bien de la communauté chrétienne, pour le bien de toute l'Eglise et le service de la société. Cela demande des communautés chrétiennes vivantes, confessantes et fraternelles qui se situent avec joie dans l'espace de communion qu'est l'Eglise. Nous sommes appelés à dépasser les passivités, les doutes et toute forme de mondanité pour aller à la rencontre de l'autre confié à notre responsabilité¹³.

¹² Comme l'exprimait le président de la Conférence des évêques de France lors de son discours de clôture de l'Assemblée plénière (9 novembre 2004), « Nous sentons bien aujourd'hui que nous ne pouvons plus rester dans une Eglise qui ne ferait qu'attendre ceux qui viennent frapper à sa porte. La diminution des effectifs catéchétiques [...] appelle une pastorale de contact, de rencontre, d'information, d'invitation, de témoignage de foi. C'est en fait dans une véritable dynamique missionnaire que nous sommes invités à entrer », *DC* n° 2324 (21 novembre 2004), p. 973.

¹³ Pour le pape Jean-Paul II, « Nous devons prendre soin de l'autre en tant que personne confiée par Dieu à notre responsabilité », encyclique *L'Evangile de la vie* n° 87.

II – De l'appel du Christ à l'Eglise qui appelle

Le mot Eglise est construit sur le verbe « appeler » (*ek-kaleô*). Elle naît d'un appel, elle est ce peuple rassemblé en réponse à une con-vocation divine. L'Eglise n'est pas à elle-même sa propre source, elle est née d'un appel. Elle n'est pas non plus à elle-même sa propre finalité, elle est envoyée aux hommes et aux femmes de ce temps. Cette double altérité constitue son aiguillon. Pour le dire avec les mots du concile Vatican II, elle est « dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et l'instrument de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain¹⁴ ». La mission de l'Eglise n'est possible qu'en allant à la source qui la fait vivre. Aujourd'hui, dans les conditions pastorales qui sont les nôtres, il nous faut initier une culture de l'appel dans la fidélité au Seigneur et Maître de l'histoire.

1. Aux commencements de l'Eglise

Je voudrais évoquer ici trois récits qui s'inscrivent dans l'acte de naissance de l'Eglise.

Dès avant l'événement de la Pentecôte, lors d'une réunion de la communauté, Matthias est élu et adjoint au groupe des Douze pour remplacer Judas (cf. Ac 1, 15-26). Pierre ne réunit pas seulement les membres du groupe des Douze, mais un groupe d'environ 120 personnes avec quelques femmes (v. 15). Selon la parole de Pierre : « Il y a des hommes qui nous ont accompagnés durant tout le temps où le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, depuis le commencement, lors du baptême donné par Jean, jusqu'au jour où il fut enlevé d'auprès de nous. Il faut donc que l'un d'entre eux devienne, avec nous, témoin de sa résurrection » (v. 21-22). « Les frères », c'est-à-dire toute l'assemblée, en présentèrent deux (v. 23). Le résultat du tirage au sort (v. 26) est perçu comme élection divine (v. 24). Nous voyons ici le rôle d'un seul (Pierre) pour que tous s'expriment (les 120) au sujet de la mission confiée à quelques-uns (les Douze).

Si nous regardons maintenant Ac 6, 1-6, nous découvrons le choix des Sept. Le nombre des disciples s'est agrandi. Des « murmures » des Hellénistes contre les Hébreux s'expriment car les veuves de leur groupe sont désavantagées dans le service quotidien. Ils font l'expérience d'un problème pastoral, notre lot quotidien ! Les Douze convoquent la foule des disciples et les invitent à « chercher sept hommes estimés de tous, remplis d'Esprit et de sagesse et nous les établirons dans cette charge » (v. 3). Ce discours est agréé par toute la foule (v. 5). Suivent alors les noms de ceux qui sont choisis (v. 5) et présentés aux apôtres qui imposent les mains (v. 6). L'assemblée n'est pas passive : toute l'assemblée est appelée à « chercher ». Elle participe à l'appel. L'authentification appartient aux Douze qui imposent les mains. L'Eglise innove. Les Douze ne sont pas liés par le seul exemple de Jésus. Un critère semble se dessiner ici : lorsque la situation est nouvelle, l'Eglise innove en fidélité à la Parole entendue et à la mission reçue. Une nouvelle figure du service voit le jour, sous la responsabilité des Douze pour que l'unité de la communauté soit gardée dans la diversité des tâches à remplir. L'organisation est finalisée par le service de la mission.

Lors de l'assemblée de Jérusalem (Ac 15, 1-35), il s'agit de reconnaître la mission de Paul et de Barnabé qui n'imposaient pas la circoncision aux païens convertis. Les envoyés de la communauté

¹⁴ Constitution dogmatique sur l'Eglise *Lumen gentium*, n° 1.

d'Antioche sont accueillis à Jérusalem par l'Eglise, les apôtres et les anciens (v. 4). La décision de ne pas exiger la circoncision est prise dans la concertation. Ainsi, l'assemblée de Jérusalem est le lieu d'une « intense discussion » (v. 7) ; les voix de Pierre (v. 7-11), de Barnabé et Paul (v. 12), celle de Jacques (v. 13-21) se font entendre. Puis, « les apôtres et les anciens décidèrent avec toute l'Eglise de choisir parmi eux des hommes qu'ils enverraient à Antioche avec Paul et Barnabé » (v. 22). L'unanimité de la décision est clairement établie (v. 22), signe de l'assistance de l'Esprit Saint. Elle est confirmée par lettre et par l'envoi de Jude et Silas (v. 23-29). L'assemblée d'Antioche est le lieu de réception de la décision.

Ces trois récits nous éclairent et nous encouragent :

- C'est le Christ qui continue d'appeler par la médiation de son corps ecclésial. L'annonce de l'Evangile du Règne constitue l'horizon de tout appel. Autrement dit, c'est la mission qui commande l'appel. La responsabilité de l'Eglise est magnifiquement mise en valeur dans les Actes des Apôtres. Il nous revient d'appeler pour que quelques-uns pris du milieu de nous répondent à l'appel de Dieu dans la lumière et la force de l'Esprit Saint manifesté par l'envoi liturgique de l'Eglise.
- La participation de tous est bien attestée et s'articule toujours avec des appels personnels. Nous voyons en acte la synodalité de l'Eglise. Il nous faut tenir compte des charismes des personnes, nous avons charge de les mettre en valeur. L'expression d'une « mise à part » (Ac 13, 2) traduit une réalité théologique, celle d'une élection divine, non pas une séparation au sens sociologique. C'est ce que reprend le concile Vatican II : « Par leur vocation et leur ordination, les prêtres de la Nouvelle Alliance sont, d'une certaine manière, mis à part au sein du peuple de Dieu ; mais ce n'est pas pour être séparés de ce peuple, ni d'aucun homme quel qu'il soit ; c'est pour être totalement consacrés à l'œuvre à laquelle le Seigneur les appelle¹⁵ ».
- Les appels attestés dans ces récits n'obéissent pas à une logique de nombre, mais avant tout à une logique de signification. Ils ne visent pas l'encadrement d'une population précise. Il ne s'agit pas de faire nombre mais de faire signe, autrement dit de rendre compte d'une signification qui trouve sa source dans l'appel et l'envoi du Christ par la médiation de l'Eglise. En référence aux premiers temps de l'Eglise, nous pouvons nous demander : en quoi notre manière de nous organiser fait-elle signe de l'appel du Christ et de l'envoi pour la mission ? Selon les Actes des Apôtres, l'Eglise apparaît créatrice quand les difficultés surviennent. Dès lors, la fidélité vraie n'est pas simple répétition du connu. Elle est créatrice d'avenir.

2. De quelques enjeux pastoraux aujourd'hui

Déployer le visage de l'Eglise comme communion – comme nous y invite l'enseignement du II^e concile du Vatican – c'est veiller d'abord à la qualité des relations. Nous nous inscrivons ici à la suite de la parole même de Jésus : on nous reconnaîtra pour ses disciples si nous avons de l'amour les uns pour les autres (cf. Jn 13, 35). Dans une perspective biblique, le mot « paroisse » ne désigne pas un territoire, mais avant tout des personnes en situation et en relation. Abraham apparaît, en

¹⁵ Décret sur Ministère et vie des prêtres *Presbyterorum ordinis*, n° 3.

plusieurs occurrences, comme un « paroissien », c'est-à-dire un « étranger domicilié »¹⁶. Par trois fois, dans la *Prima Petri*, les chrétiens sont qualifiés de « paroissiens » selon la même étymologie¹⁷. Le terme latin et le terme français n'ont pas gardé la mémoire de cette condition précaire que le grec chrétien exprime si profondément jusqu'à pouvoir dire que « toute patrie est pour les chrétiens une terre étrangère, et toute terre étrangère leur est une patrie. [...] Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés.¹⁸ » Cette conception mérite considération dans les évolutions actuelles et la mobilité des modes de vie¹⁹. Cet éclairage biblique invite à la souplesse et à l'adaptabilité du corps ecclésial. Pour le dire avec les mots du pape François, « la paroisse n'est pas une structure caduque ; précisément parce qu'elle a une grande plasticité, elle peut prendre des formes très diverses qui demandent la docilité et la créativité missionnaire du pasteur et de la communauté.²⁰ » Ce qui fait l'Eglise, ce n'est pas d'abord le clocher, mais avant tout le baptême. Nous héritons d'une longue et riche histoire enracinée dans un univers rural, elle ne doit pas nous paralyser. Nous avons à déployer la grâce baptismale qui nous fait prophète, prêtre et roi : pour l'annonce de l'Evangile (*marturia*), pour la prière (*leitourgia*), pour la charité (*diaconia*). Comment prenons-nous en compte ces trois dimensions de toute existence chrétienne, ces trois dimensions de la mission de l'Eglise ?

On reconnaît l'arbre à ses fruits (cf. Mt 7, 16). L'enjeu est alors de favoriser des récits de ce que nous vivons : joies éprouvées, difficultés et échecs rencontrés, leçons de l'expérience. Cette capacité de relecture dans la foi s'apprend ; elle engage nos raisons de vivre, de croire, d'espérer et d'aimer ; elle invite au partage et au témoignage fraternel ; elle favorise l'encouragement mutuel. En ceci même, nous apprenons à discerner l'action de Dieu dans nos vies, dans la vie des personnes rencontrées, dans la vie des communautés chrétiennes. Dans cette perspective, nous favorisons grandement l'apprentissage au discernement. Raconter ce dont nous sommes les témoins émerveillés est un grand service que nous pouvons nous rendre mutuellement. Ces échanges d'expérience sont stimulants, non pas pour faire la même chose de la même manière, mais pour accueillir le témoignage de foi qui s'exprime et inventer ce qui correspond à la réalité locale. Il existe aussi des difficultés et nous pouvons nous entraider à les porter. Notre tâche consiste à favoriser les charismes et le discernement des dons de l'Esprit : « Premier don fait aux croyants, l'Esprit Saint poursuit son œuvre dans le monde et achève toute sanctification » (IV^e prière eucharistique). En ce sens, nous avons à devenir des « sourciers ». Chercher à discerner les signes des temps et promouvoir une qualité d'initiatives pour un juste témoignage évangélique dessine le visage d'une Eglise sur la route. Ce thème de la route traverse les évangiles depuis la prédication de Jean-Baptiste jusqu'au récit des disciples d'Emmaüs et l'envoi en mission des Onze en passant par la parabole d'un

¹⁶ Voir, par exemple, Gn 12, 10, « Abram descendit en Egypte pour y séjourner (*paroikèsai ekei*) car la famine accablait son pays » ; en He 11, 9, « Grâce à la foi, il vint séjourner en immigré (*parôkèsen*) dans la Terre promise, comme en terre étrangère ».

¹⁷ La Première épître de saint Pierre constitue une catéchèse baptismale. Voici les trois références : « Pierre, apôtre de Jésus-Christ, à ceux qui sont choisis par Dieu, qui séjournent comme étrangers (*parépidèmois*) en diaspora » (1 P. 1, 1) ; « Vivez donc dans la crainte de Dieu, pendant le temps où vous résidez ici-bas en étrangers (*paroikias*) » (1 P. 1, 17) ; « Bien-aimés, puisque vous êtes comme des étrangers résidents (*parépidèmous*) ou de passage, je vous exhorte [...] » (1 P. 2, 11).

¹⁸ *Lettre à Diognète*, V, 5.

¹⁹ Dans son ouvrage *Liquid modernity* (2000, p. 179), le sociologue Zigmunt Bauman montre que la mobilité de la société moderne encourage le « réflexe de repli vers l'abri de l'uniformité pour échapper à la complexité où le danger prolifère », cité dans T. Radcliffe, *Au bord du Mystère. Croire en temps d'incertitude*, Paris, Cerf, 2017, p. 9.

²⁰ Exhortation apostolique La joie de l'Evangile *Evangelii gaudium*, n° 28.

samaritain en voyage. Cette condition précaire de l'Eglise n'est pas une fatalité, elle est bien plutôt une invitation à marcher à la suite du Christ, Maître et Seigneur de l'histoire.

La foi n'est pas de l'ordre de la possession tranquille ni de l'ordre des privilèges et des avantages acquis. Elle est un risque, une aventure, un chemin à parcourir, un souffle à transmettre. Il ne s'agit pas de « boucher des trous » ou même seulement de répondre à des besoins. Nous connaissons la parole de Jésus : « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux. Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers » (Mt 9, 37). Il y aura toujours un écart entre l'étendue de la mission et la pauvreté des moyens. Pourquoi se désoler ? Cette parole – comme toute parole évangélique – est à accueillir comme une « bonne nouvelle », non pas comme une fatalité. A vue humaine, ce peut être difficile à vivre et même source de découragement. Mais dans l'ordre de la foi, c'est dans cet écart que se tient notre avenir. C'est une invitation à surgir à la nouveauté de la foi et s'en remettre à Dieu. C'est le moment de mettre en valeur la première attitude spirituelle que nous avons à vivre : sur fond d'humilité, rendre grâce à Dieu. Souvenons-nous de la prière d'ouverture de l'office quotidien : « Seigneur, ouvre mes lèvres. Et ma bouche publiera ta louange ». Je ne demande pas à Dieu d'ouvrir mes lèvres pour dire du mal des autres ou pour me plaindre, mais pour chanter ses merveilles. Notre regard est donc d'abord à porter sur ce qui germe, ce qui naît, ce qui est porteur d'avenir et d'espérance. Voilà ce dont nous avons à rendre témoignage. Nous avons à témoigner de la joie éprouvée dans la suite du Christ. Il ne s'agit pas de s'appuyer sur nos forces humaines. Il ne s'agit pas de « se compter » mais d'apprendre à « compter sur Dieu ». Nous nous souvenons de la prière que Judith adresse à Dieu : « Ce n'est pas dans le nombre que réside ta force, ni ton pouvoir en des hommes vigoureux. Mais tu es le Dieu des humbles, secours des opprimés, protecteur des faibles, refuge des délaissés, sauveur des désespérés » (Jdt 9, 11). Quand nous ne pouvons pas changer une situation, nous pouvons au moins changer notre manière de vivre la situation. Nous ne sommes pas appelés parce que nous sommes capables, mais nous devenons capables parce que nous sommes appelés.

En guise de conclusion : goûter la saveur de l'Evangile

Pour le pape Paul VI, « L'Eglise doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit. L'Eglise se fait parole ; l'Eglise se fait message ; l'Eglise se fait conversation.²¹ » Une étude sociologique récente nous apprend qu'en France 50 à 60 % des personnes se disent sans religion²². Je ne sais pour la Belgique. Ce simple indice indique le champ missionnaire vertigineux qui s'ouvre à nous. Nous sommes ardemment invités à former une Eglise en sortie missionnaire vers les périphéries géographiques et existentielles, pour reprendre des expressions du pape François.

Dès les premiers temps de l'Eglise, les Pères du désert ont prévenu leurs contemporains contre la tentation de l'acédie, cette tristesse qui dégénère en découragement²³. Cette tentation prend aujourd'hui de nouvelles formes et de multiples visages : incertitudes sur l'horizon de sens à donner à notre vie apostolique ; déceptions devant les difficultés à engager d'authentiques réformes pour un témoignage évangélique crédible ; vide spirituel et relâchement des liens avec l'Eglise ;

²¹ Paul VI, Encyclique *Voies par lesquelles l'Eglise doit aujourd'hui accomplir sa mission Ecclesiam suam*, n° 67.

²² Pierre Bréchon, *Les valeurs des Européens, évolutions et clivages*, Paris, Armand Colin, 2014.

²³ Saint Thomas d'Aquin définit l'acédie comme un dégoût de l'action et une torpeur spirituelle : *Somme théologique*, IIa IIae, q. 35.

ébranlements devant les contre-témoignages et les scandales qui traversent l'Eglise catholique ; perte de crédibilité des représentants de l'Eglise ; etc... Nous ne devons pas nous laisser prendre par un effet de sidération qui nous paralyserait. Dès lors, comment avancer ? En retournant tout simplement et résolument à l'Evangile. Il est porteur d'un message. Il offre la joie qui rassasie une existence : « La joie de l'Evangile ». Cette joie est l'expression de la liberté chrétienne. Elle constitue notre manière de vaincre le mal dans le monde et de traverser les problèmes de l'Eglise avec humilité, authenticité et justesse.

Goûter la saveur de l'Evangile conduit à faire l'éloge de la modestie. Nous sommes appelés à rendre témoignage de notre histoire avec Dieu depuis le premier appel que nous avons entendu jusqu'à ce jour ; nous sommes appelés aussi à rendre compte des fruits portés dans notre vie. En effet, la rencontre du Christ transforme notre existence. Nous marchons à sa suite par appel et par grâce. Notre temps appelle des témoins de l'Evangile en mesure de s'exprimer à la manière de Bernadette s'adressant au curé Peyramale à Lourdes : « Je suis chargée de vous le dire, non pas de vous le faire croire ». A la vérité, ce n'est pas nous qui portons l'Evangile, c'est d'abord l'Evangile qui nous porte et nous engendre à une vie nouvelle. Puiser aux sources vives et inépuisables de l'Evangile est sans aucun doute l'appel premier que nous avons à entendre.